

# MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 31 Decembre 1847 No. 32.

LE REPERTOIRE NATIONAL,  
OU  
RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE.

"Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître."  
(Le Canadien de 1807.)

PROSPECTUS.

Nous soumettons aujourd'hui, au public Canadien, le projet d'une compilation, qui, suivant l'avis d'un grand nombre d'hommes instruits, devra être très-utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, et très-intéressante pour les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront étudier son enfance, ses progrès et son avenir.

Nous voulons donc réunir dans deux volumes les meilleures productions des littérateurs Canadiens, maintenant éparées dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches, et consulté des écrivains distingués, nous sommes convaincus, et nous le disons sans crainte d'être démenti plus tard, que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits Canadiens fera certainement honneur au pays et à ses écrivains.

La littérature Canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille comme l'électricité à travers de légers nuages. Grand nombre de ces essais, toutefois, sont évidemment l'œuvre d'homme au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous ces essais se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques, comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite littéraire et sous le rapport national, le Répertoire aurait aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains Canadiens c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer avec les journaux périodiques dans un oubli éternel. Mais lorsqu'il aurait l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire NATIONAL, qui pourra être continué d'époque en époque par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement récompensés de nos veilles et de notre labeur.

NOTRE PLAN.

Le Répertoire NATIONAL formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada. Le recueil se composera de deux volumes de 324 pages, imprimés sur beau papier et avec de beaux caractères, dont le présent prospectus est un échantillon.

Le recueil sera publié par livraisons. Il en sortira une de 32 pages octavo tous les quinze jours.

Les écrits porteront la date de leur première publication, et seront insérés dans le Répertoire, sans subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite intrinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il sera nécessaire quelquefois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais alors le nombre en sera très-restreint. Lorsque les noms des auteurs seront connus ils seront mis en toutes lettres, au bas de leurs productions.

Chaque volume sera accompagné d'une table alphabétique des matières y contenues.

Le prix sera de QUATRE PIASTRES pour l'ouvrage, ou dixchelins par volume, payables après la publication de la première livraison de chaque volume.

Des listes de souscription seront déposées chez les principaux libraires de Québec et de Montréal, et au cabinet de lecture de l'Institut Canadien.

La publication sera commencée aussitôt que deux cent cinquante souscripteurs auront inscrit leurs noms sur les listes. Et le compilateur s'engage à compléter les deux volumes, une fois qu'il en aura commencé la publication.

S'adresser franc de port, au soussigné, chez MM. Lovell et Gibson, Montreal.

J. HUSTON,  
MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN.

LES ISRAÉLITES FRANÇAIS

ET LEURS TRAVAUX

ÉTAT DE LEUR CULTE.—HISTOIRE DE LA DOMINATION ROMAINE EN JUDÉE.—PAR M. SALVADOR.

"Non-seulement en France, dit M. Cahen, à la page XII du 2e volume de sa traduction de la Bible, mais même dans les pays d'une classique intolérance, les chrétiens font toujours meilleur accueil aux publications hébraïques que nos propres coreligionnaires. La terre de France, ajoute-il (même volume, pag. XII), n'est-elle pas une terre de promesse pour nous, avec la différence qu'en cessant de former un peuple à part, nous avons le bonheur de faire partie du peuple français?" — Les Israélites français, dit ailleurs le même écrivain, qui sont morts au champ d'honneur dans toutes les contrées où se sont montrés nos glorieux drapeaux, attestent que partout où l'homme reprend ses droits, il recouvre aussi sa dignité morale."

Je recueille avec plaisir ces nobles aveux: M. Cahen a raison. Les Israélites français sous les armes ont payé leur dette à leur patrie adoptive, aussi dignement qu'ils défendirent autrefois leur patrie native. Cela ne doit point étonner: quand il n'est pas trop écrasé par l'oppression, le fils de Jacob est brave comme son père; son père ne craignit pas de lutter contre un ange. Il reçut de cette lutte le surnom d'Israël, qu'il a légué à son peuple et veut dire: Qui résiste à l'ange. Cependant d'autres prétendent qu'Israël veut dire voyant, inspiré. Ces deux sens ne s'excluent pas: il ne fut être ni aveugle, ni abandonné de Dieu, pour oser, pour pouvoir résister à un ange.

Nous sommes même persuadés qu'admis à porter l'épaulette du commandement dans nos armées, la robe de la justice dans nos tribunaux, la parole dans nos chambres, les Israélites français ne les porteront pas moins dignement sous le rapport civique: tandis que plus heureux, mieux inspirés, et parvenus au complément de la loi, au christianisme, quelques-uns de leur frères, devenus les nôtres, travailleront du haut de nos chaires chrétiennes, et du sein d'un sanctuaire meilleur, à l'amélioration de la masse des deux peuples.

Reste à savoir si les écrivains d'origine hébraïque s'acquittent aussi bien de leurs devoirs envers leur patrie nouvelle, que les Israélites des autres carrières sociales. Il est vrai que la loi française accorde à chacun le droit de défendre ses opinions, ses principes, et que notre religion n'entend pas que "on s'écarte" personne d'être chrétien malgré soi; mais l'Israélite français ne doit-il pas à son tour quelques respects à une religion sortie de la sienne, fondée, prêchée par les siens, et professée par la généralité des citoyens de cette France qui, de son propre aveu, est pour lui une nouvelle terre de promesse, et qui fait meilleur accueil à ses travaux que ses propres coreligionnaires?

Est-ce là ce qui arrive? Les Israélites rendent-ils aux chrétiens la bienveillance, les encouragements qu'ils en reçoivent? Si au lieu d'être leurs compatriotes et leurs égaux, ils étaient leurs maîtres; s'ils disposaient de l'hospitalité, leur accorderaient-ils tolérance pour tolérance, liberté pour liberté, droit commun pour droit commun? D'après ce qu'on voit, le doute est permis.

Le catholique, malgré de nombreuses exceptions, néglige un peu trop la haute science religieuse, ces études nouvelles qu'on voudrait armer contre lui, et qu'il pourrait faire tomber à son avantage, en s'en emparant un peu mieux; mais nulle part, et en France moins qu'ailleurs, il n'attaque ni les Hébreux, ni leurs travaux, ni leur culte.

Cependant, d'après tous les Hébreux qui savent penser et écrire aujourd'hui, il y a bien à relire, réformer à ce culte; et ses partisans nés s'en vont le négligeant, l'altérant; le délaissant chaque jour. "Les formes du culte judaïque," dit M. Cahen, ont besoin d'être modifiées. Ce besoin d'enlever au culte son enveloppe asiatique est urgent, et comme dit le prophète: Il vit qu'il n'y avait personne.

Certes l'assertion est nette, la finale est vive; et ce n'est pas un chrétien, c'est un Juif pur sang, un Juif éclairé, spirituel, qui connaît son peuple, qui en instruit les enfants, qui nous parle ainsi, sans qu'il soit à notre connaissance qu'on lui ait répondu, ou du moins qu'on lui ait démontré son erreur.

Dans tous les nouveaux livres juifs, ce n'est qu'un cri de la part des rabbins même contre la synagogue et ses consistoires. De la part des consistoires et de la vieille synagogue ce ne sont que malédictions et persécutions contre ses livres et leurs auteurs. Leur sort serait tellement à plaindre, s'ils dépendaient en cela de leurs chefs naturels, que ces auteurs avouent sans peine qu'ils seraient bientôt démolis. Dans ces luttes internes, la vieille synagogue avec son aveugle judaïsme va s'affaiblissant de plus en plus, tandis que l'élite de ses enfants entr'ouvre enfin les yeux à des lumières plus pures. Nous en trouvons une preuve entre bien d'autres, dans le très-curieux passage que nous allons citer:

"Quels sont les signes du siècle actuel, dit un savant israélite, qui a fourni des préfaces et des notes intéressantes à la traduction de la Bible de M. Cahen (t. I, p. 1)? C'est un affaiblissement, et bientôt une disparition de croyance dans la partie miraculeuse de la Bible. Nous ne jugeons pas le fait, nous le constatons. Sans les traditions hébraïques, notre culte n'aurait plus ni base ni sens. Nous ne parlerons donc plus de miracles à nos enfants. Mais il faut prendre les miracles où ils sont pour nos contemporains, comme l'a fait voir le sublime Massillon. La puissance et la sagesse divines éclatent partout, dans l'infiniment petit et dans l'infiniment grand, dans l'univers microscopique et dans l'univers télescopique. La providence régit dans l'histoire, comme le grand Bossuet a essayé de le montrer. Nous voyons le mouvement partir du mont Sinaï et se propager dans toutes les directions. La cessation du commerce d'esclaves sur le sol européen, la disparition des serfs, l'émancipation prochaine des castes privilégiées, l'émancipation prochaine de toutes les populations opprimées, ces bienfaits de la Providence sont des

conséquences éloignées, mais directes, de la grande vérité "de l'existence d'un Dieu unique, le même pour tous les hommes, que Moïse a fait entendre avec une voix tonnante devant Israël assemblé. Voilà les merveilles dont on doit entretenir de nos jours les jeunes Israélites. Voilà le point de vue qu'il faut choisir pour leur expliquer la Bible. La traduction de M. Cahen est un heureux essai en ce genre. Elle jouit de quelque faveur auprès des chrétiens instruits: nos coreligionnaires l'ont accueillie, les uns avec haine, les autres avec indifférence (1).

Cela tient à l'état de notre religion en France; elle va sans cesse en s'affaiblissant, et sera remplacée non par le christianisme, ce qui ne serait pas le pis, mais par le plus grossier matérialisme. Il est à craindre que bientôt on ne puisse définir le judaïsme: — une opération qui consiste à circoncire de futurs athées. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je signale le mal, que j'indique le remède: nous n'avons rien à attendre des consistoires ni des rabbins; s'ils avaient le pouvoir, M. Cahen et son ouvrage seraient depuis longtemps démolis. Nous serions bien coupables si nous ne savions profiter de la position que la Providence nous a faite en France, pour améliorer la moralité de la masse. Alors nous serons entièrement citoyens lorsque notre culte sera citoyen: c'est à quoi nous devons travailler."

On le voit, un reste d'erreur laisse passer encore quelques-unes de ses ténèbres sur ce beau passage; mais il s'y trouve aussi une franchise, des aveux, des aperçus, des vérités, une élévation trop rares dans les écrits juifs.

Tandis que la discorde et la désolation sont ainsi dans le temple; tandis que les nouveaux prophètes grommelant la synagogue et que la synagogue que les répudie, anathématisent leurs ouvrages, les catholiques, bien qu'ils en soient souvent affligés, les apprécient avec indulgence, les citent avec honneur.

Encore une fois Juda le leur rend-il? Est-il même juste envers leurs travaux? Quand il ne les dénie pas avec les préventions et la haine d'un autre âge, ne les refoule-t-il pas autant qu'il le peut dans le silence et dans l'ombre? Ne leur tourne-t-il pas le dos tandis qu'il étale un œil toujours enthousiaste, une face incessamment adorante vers cette Allemagne qui ne néglige rien pour saper par la base le Pentateuque aussi bien que l'Évangile, le monaïsme aussi bien que le christianisme? Au lieu de s'y opposer, voici comment s'exprime à cet égard le nouveau traducteur de la Bible dans un éloge qu'il croit devoir faire de la sagesse et de l'élasticité pharisaïques. "Le seul esprit d'interprétation," dit M. Cahen, "qui appartienne à notre siècle, le vrai pharisaïsme, le Talmud de notre époque, c'est le système rationnel. Déjà notre religion unitaire, sans mystères, sans métaphysique, est la plus rationnelle de toutes; notre culte consistant en bonnes œuvres et prières sans intermédiaires, sans autels, sans sacerdoce, sans victime réelle ou figurée, sans sacrifices, est le plus simple de tous; mais plusieurs de ses pratiques, le règlement de ses solennités, ne s'accordent pas avec notre position actuelle: notre culte doit être du pays; n'allez pas le chercher au-delà des mers, dit un de nos plus anciens écrivains; or, la Palestine est pour nous au-delà des mers. Répudions l'Asie, devenons Européens, plus qu'autre, notre culte aura un type d'universalité, et de hautes destinées attendent notre croyance si belle. Elles semblent se préparer dans une contrée voisine, contrée si dieuse, consciencieuse, religieuse, dans l'Allemagne qui se passionne même pour des idées non directement liées à de terribles intérêts, l'Allemagne, à laquelle nous devons Luther et Mendelssohn, nous donnera l'israélisme des temps modernes (2)."

On voit donc par M. Cahen même, que son annotateur ci-dessus avait bien raison de dire: "Les signes du siècle actuel, c'est un affaiblissement et bientôt une disparition de

(1) "Le mal est réel, dit M. Cahen dans les notes dont il flanque ce passage; mais, ajoute-t-il, il y a des suffrages qu'il faut peser et non compter: tels sont ceux que m'ont accordés quelques-uns de nos coreligionnaires que je citerais, si je me croyais autorisé à livrer leurs noms à la publicité." — Cette discrétion de M. Cahen est admirable. On ne saurait pallier mieux un mal; mais il n'en est pas moins vrai que le mal est réel.

(2) Il est vrai que dans les volumes suivants M. Cahen, ayant appris à mieux connaître cette merveilleuse Allemagne et vu qu'il en était pour ses avancés d'admiration et d'éloge, se calma un peu à son endroit. "Il est, dit-il, honorable pour notre patrie que la première traduction véritable de la Bible se publie en France. Déjà l'Allemagne nous imite sans nous nommer." Voilà le mal! Mais M. Cahen n'est pas le seul Français que l'Allemagne ait imité et même copié sans le nommer. Souvent elle prend sa science dans les anciens mémoires de nos académies et la renvoie en lourds fagots à notre ignare admiration. J'ai vu glorifier Herder pour des théories prises tout entières à Bullon, et je n'ai vu personne, pas même M. Quinet son traducteur, qui ait réclamé pour notre illustre compatriote. Il en est ainsi de bien d'autres. Que M. Cahen cesse donc de s'étonner; qu'il cesse aussi de dire que sa traduction soit la première traduction véritable de la Bible. Ce serait être injuste, ce serait être ingrat en pure perte envers les savants hébreux et chrétiens qui l'ont précédé, qui lui ont ouvert la carrière et débarrassé le chemin. S'il faut avouer que serrant son texte d'aussi près que possible, que reproduisant assez bien la concision, le bond du style, le saut abrupt de la phrase hébraïque, sa traduction a du mérite et une forme nouvelle, on doit dire aussi qu'on y trouve des défauts graves, d'auteurs plus graves qu'ils semblent systématiquement.

S'il a changé le tour de phrase, il n'a ni surpassé l'exactitude, ni même atteint la vaste érudition du grand, du sage D. Calmet qu'il faut admirer et citer toujours quand il est question de la Bible. Je n'ai point comparé toute sa traduction avec celle de M. Cahen, mais j'en ai comparé plusieurs passages, et j'ai toujours remarqué que quelque nouveau qu'il paraîsse être, le sens qu'adopte M. Cahen, D. Calmet l'a vu, discuté, rejeté pour de bonnes raisons. Que M. Cahen ne nous dise donc plus que sa traduction soit la seule véritable, et qu'il cesse de s'étonner que l'Allemagne qui a toujours copié notre science, tout en feignant de la dédaigner, l'imité à son tour sans le nommer.

croissance... notre religion, sans base ni sens, hors des traditions hébraïques, va sans cesse en affaiblissant, et sera remplacée non par le christianisme, ce qui ne serait pas le pis, mais par le plus grossier matérialisme... Il est à craindre que bientôt on ne puisse définir le judaïsme une opération qui consiste à circoncire de futurs athées." En effet, un culte sans Dieu?

S'il est tout naturel que les nouveaux écrivains juifs ne puissent plus goûter, admettre les rêveries de vieux rabbins talmudiques, il n'est pas étonnant non plus que ceux-ci, pour peu qu'il leur reste de monaïsme dans l'esprit, ne soient nullement satisfaits d'une profession de foi semblable à celle qu'un traducteur de la Bible vient de nous faire. Le jeune et le vieux rabbinisme ont raison dans leur blâme parce qu'ils ont tort dans leur dogme, parce qu'ils ont oublié, altéré ou répudié l'ancien. Si la Synagogue se perd dans son subtil pharisaïsme, la jeune Judée s'égare dans l'aride erreur des Karaites et des Sadducéens.

Le temple est donc une seconde fois détruit par la faute de ses enfants, et ce ne sera plus d'Israël ni de la Judée, mais de la tudesque et sceptique Allemagne que viendra l'israélisme; ce sera la Babel du Nord qui rétablira l'intelligence dans les langues, la lumière et l'harmonie dans le sanctuaire! Cet israélisme commence par le renversement de l'israélisme: mémet c'est l'israélisme qui le salue, qui l'appelle, l'israélisme qui l'encourage, l'israélisme qui l'approuve! C'est faire l'œuvre de Samson au profit du Philistin. Aveugles et toujours aveugles, vous ne voyez donc pas ce qu'un grand Pape fait pour le monde et pour vous, en dépit de votre despotisme Allemand!

Ainsi repoussant la religion d'un pays qui les adopte et les rend libres pour les abstractions de ceux qui les tiennent esclaves et en dehors de la société civile et de ses faveurs, les évêques désertent l'Arche sainte au milieu du combat et l'abandonnent à l'ennemi. Ceux qui ne vont pas s'enfonçant de plus en plus dans le panthéisme indo-égyptien du Talmud d'où les avait tirés Moïse, s'enlèvent vers le panthéisme indo-germain de Spinoza et de Mendelssohn, ou vers le matérialisme de Saddoc. Il n'est plus que les catholiques ces gens (1) sourdement détestés, qui, à la place des enfants d'Aaron défendent le tabernacle et la loi, et veillent sur le sanctuaire au nom de Jéhova.

Si les Israélites, ou plutôt les Juifs (car les vrais Israélites ce sont les Samaritains qui ne les aiment pas) (2), délaissent la loi de Moïse et vont s'éloignant de plus en plus du christianisme, on doit néanmoins convenir qu'en général ils ne l'attaquent pas directement. Pourquoi faut-il qu'il en soit tout autrement de M. Salvador? Sous une forme ou sous une autre, dans ses Institutions de Moïse comme dans son Histoire de la domination romaine en Judée dont nous allons parler, M. Salvador qui, au fond, est sous le charme du même système que M. Cahen, quoiqu'il ne s'entende nullement d'ailleurs n'écrit guère que pour attaquer le Christ et sa loi. Homme du monde plutôt que savant, docteur tranquille mais non sans préjugé, raisonner froid mais non impartial, écrivain bien élevé plutôt que bien inspiré, s'il n'attaque pas avec la fureur grossière de la plèbe trompée de Jérusalem, c'est avec l'antipathie profonde, la haine étudiée du grand-prêtre et du pharisien.

N'était ce système hostile qu'il traîne partout, qu'il croit un système à lui, tandis que ce n'est qu'un système d'emprunt, un système médio-allemand qui le trouble, qui l'égare, M. Salvador aurait pu faire un livre intéressant comme l'époque qu'il a choisie dans l'histoire de sa nation. Si l'on ne peut dire qu'il soit savant, on doit reconnaître qu'il a de l'instruction, qu'il aime et qu'il a étudié son sujet: ne qui gâte tout chez lui c'est l'idée préconçue: elle l'empêche de bien voir les choses, de s'élever à la vraie hauteur des événements. Comme annaliste, il raccorde et groupe souvent les faits assez bien; mais comme philosophe il les détourne trop de leur sens, de leur portée naturelle, pour les courber à son système, système qui du reste n'est clair ni bien arrêté qu'en un point, son opposition, sa lutte constante et malheureuse contre le christianisme et son divin fondateur. Otez cette idée fixe, et l'ouvrage intéressait, il serait même neuf et nécessaire si l'on n'avait pas Josèphe, si Josèphe n'était pas si soigneusement traduit par le traducteur de la vie des Pères du désert, le docte et vieux d'Andilly. Il faudra bien y revenir même après M. Salvador pour avoir l'histoire pure et simple. Quoiqu'il ne parle pas du travail de d'Andilly, ce qu'il eût pu faire, M. Salvador a suivi Josèphe; il fallait bien: c'est le seul historien de cette époque; mais M. Salvador y a mis son idée, et c'est là le malheur.

M. Salvador ne remonte pas à l'origine des Juifs comme Josèphe; il les prend à l'établissement des Romains en Orient au temps de Pompée, pour les mener jusqu'à la ruine complète du temple et de la nationalité juive sous Trajan. Il n'oublie rien pour mettre en relief les efforts de ses aïeux pour secouer le joug romain, mais il pouvait en apprécier mieux, les résultats et les causes. Ils déployèrent certainement un grand héroïsme humain dans ces diverses guerres de l'indépendance, mais le temple, mais la nation sainte étaient condamnés, et Dieu n'était plus au milieu d'eux: il fallait tomber et se disperser sur la terre dans des espérances vaines, dans un désastre sans remède, dans un exil sans fin.

Ce sont néanmoins ces espérances toujours frustrées, toujours redoublées, qui, selon M. Salvador, recèlent le vrai salut du monde et le vrai catholicisme futur.

(1) Nom par lequel les Juifs désignent les étrangers, les infidèles.

(2) Les Juifs maudits, c'est ainsi qu'ils les nomment. Voyant les abus introduits par les successeurs de David dans la république divine des Hébreux, dix tribus puritaines s'écrièrent avec indignation: "Israël, à tes tentes!" et se séparèrent à jamais de la tribu de Juda pour regagner les montagnes de Samarie par lesquelles elles étaient entrées dans la terre promise, et d'où elles ne descendirent plus à Jérusalem. Les Samaritains, dont les faibles débris végètent tristement dans Naplouse, sont actuels de leur antique métropole, ont tout perdu pour leur antipathie pour les Juifs. Nous devons dire à l'honneur de ceux-ci, et des Juifs français surtout, que quelques-uns d'entre eux ne laissent pas pour cela de paraître s'intéresser au sort infortuné de ces anciens frères ennemis.